

En 1944, Saint-Loup accueille beaucoup de réfugiés

Après les bombardements d'Avranches, le 7 juin 1944, des milliers d'habitants ont fui. Des centaines d'entre eux sont arrivées à Saint-Loup. Des habitants racontent comment ils les ont accueillis.



Léon Jozzeu Marigné, ici à la sortie de l'Élysée en mars 1983, a permis que personne ne manque de vivres.

PHOTO: ARCHIVES

L'histoire

Le 6 juin 1944, les Alliés débarquent dans la Manche. Durant cette première journée, les opérations se déroulent surtout dans le nord du département. C'est le 7 juin que la vie des Avranchins va être bouleversée, puisque la ville va être bombardée.

Michel Aubert, aujourd'hui 94 ans, se souvient de ce moment. Saint-Loup d'origine, il étudie à cette période à Avranches. « Je couchais derrière le haras, raconte-t-il. La nuit, les avions américains passaient partout, ils bombardaient. Les fenêtres tremblaient. Vers 2 h du matin, une bombe est tombée, elle a fait quatre ou cinq morts. »

Avranches est très impactée par cette nuit. Alfred Marie retrace cette période dans son ouvrage *Avranches, souvenirs de l'Occupation et de la Libération*. « Quatre vagues de six avions survolaient Avranches, qu'ils arrosèrent de bombes et de projectiles divers », écrit-il. Selon l'auteur, près de 500 bombes ont été lâchées uniquement sur le quartier de la gare. « La ville est en partie détruite, des façades menacées de s'effondrer », décrit David Nicolas, le maire actuel.

Dès le lendemain, c'est l'exode. « Avranches, au moment des bombardements, c'est entre 5 000 et 6 000 habitants. Il y a quelques poignées d'habitants qui restent », dit Michel Aubert fait partie de ceux qui furent. « Nos parents sont venus nous chercher. Tout le monde est parti à droite, à gauche. »

Les bombardements dans le secteur ne désamplifient pas. « Je suis arrivé chez mes parents et les premiers avions passaient. Ils ont jeté



Les bombardements du 7 juin 1944 ont détruit la ville d'Avranches, notamment la rue de la Constitution.

PHOTO: ARCHIVES

les premières bombes sur Pontaubault et Saint-Quentin. » Si certains se dirigent chez de la famille, des amis, des cultivateurs avec lesquels ils ont eu des relations commerciales, « la plupart partait à l'aventure », témoigne Alfred Marie. « Hommes, femmes, enfants, vieillards étaient sur les routes. »

« Le réflexe de survie »

L'exode se fait d'abord vers les communes limitrophes de la Cité des manuscrits. « L'organisation de l'exode des réfugiés, c'est principalement les communes qui étaient les plus proches du centre-ville. Les gens ont été déplacés où il y avait le plus de potentiel d'accueil », décrit David Nicolas. Si, dans un premier temps, l'évacuation se fait de manière désorganisée - « il y a le réflexe de survie et vous allez dans des endroits un peu au hasard » - les pouvoirs publics prennent ensuite en main la situation. Une figure se démarque : un adjoint au maire, Léon Jozzeu Marigné qui s'est chargé de l'organisation de l'approvisionne-

ment afin que personne ne manque de vivres.

« On récitait des prières avec eux »

C'est principalement Saint-Senier et Le Val-Saint-Père qui ont accueilli le plus d'Avranchins, mais Saint-Loup a aussi joué un rôle important. « Pendant la guerre, il y avait à peine 400 habitants à Saint-Loup », retrace Michel Normand. Enfant du pays, il était, comme son cousin Julien Pinel, dans cette petite commune pendant la guerre. « La population avait plus que doublé avec les réfugiés. »

Selon Alfred Marie, c'est l'abbé Bourget qui a assumé le rôle de chef de secteur de cette commune et s'est chargé de diriger les réfugiés dans les familles saint-loupéennes. De nombreuses maisons leur ouvrent les portes. « Pour accueillir les gens, ça s'est fait presque automatiquement », ajoute son cousin. « On avait une famille d'Avranches, ils étaient sept, ils couchaient tous dans la même pièce », se remémore Michel Aubert. Commune en

grande partie composée d'exploitations agricoles, les bâtiments permettent de mettre un toit sur beaucoup de têtes. « On en avait le soir dans les granges », se souvient Michel Normand, dont les parents ont accueilli plusieurs personnes dans leur ferme. « Ils dormaient dans le foin, on récitait des prières avec eux. »

Si les villages de campagne permettent de « loger de manière rudimentaire dans les fermes », les citadins sans foyer, « il faut surtout les alimenter, dans un contexte particulier, rappelle David Nicolas. On est

toujours sous l'Occupation, avec des restrictions alimentaires. Il y a forcément un dialogue avec les autorités allemandes pour pouvoir acheter l'alimentation vers ces populations déplacées. »

Cependant, les habitants de Saint-Loup ne se rappellent pas avoir fait face à cette problématique. « À l'époque, pour le ravitaillement, on était assez aidé », certifie Julien Pinel. « Il y avait de la nourriture », appuie Michel Aubert.

Les Allemands n'hésitent d'ailleurs pas à en profiter. Pendant l'offensive

des Alliés, ils peinent à trouver de quoi se nourrir. « À la fin de la guerre, ils pillaient. Ils étaient perdus, les Allemands, ils allaient dans tous les sens, ils avaient peur, ils étaient affamés, en guenille. Il n'y avait plus de commandement », décrit Michel Normand.

« Ils venaient piquer à manger, se rappelle Julien Pinel. On avait un troupeau d'oies qui remontait, ils en ont abattu trois ou quatre et ils sont partis avec. »

Céline AVOT.



Julien Pinel. PHOTO: OUEST-FRANCE



Michel Normand. PHOTO: OUEST-FRANCE



Michel Aubert. PHOTO: OUEST-FRANCE

« Les gens manquaient de tout, et quand on manque de tout, on est plus solidaire »

Michel Normand.

70

C'est, en pourcentage, le taux des immeubles d'Avranches qui ont été en proie aux flammes après les bombardements de la ville.

« À Saint-Loup, on avait un minotier, donc le blé était transformé en farine et puis les paysans faisaient leur pain. Il y avait aussi de l'élevage. »

Julien Pinel.

La fin de la guerre mais pas de l'exode

Les réfugiés ne repartent pas après la libération d'Avranches le 31 juillet 1944. La ville est en partie détruite par les bombardements, elle reste très peu sûre. « Nos concitoyens avaient hâte de rentrer en ville mais la crise du logement allait s'avérer terrible et beaucoup durent ajourner leur départ à la campagne », écrit Alfred Marie. Chez les Pinel, c'est la famille de la quincaillerie Tabure qui s'est réfugiée. « Ils sont restés le temps qu'ils trouvent de quoi se loger à Avranches. » La ville va petit à petit reprendre vie, grâce à « des baraquements dans lesquels les gens vivent de manière assez précaire. Ils vont assurer la transition entre la ville détruite et la reconstruction, détaille David Nicolas. C'est



Un tankiste américain, photographié le 31 juillet 1944, à Saint-Loup. PHOTO: ARCHIVES

le gouvernement français de la libération qui va mettre en place un programme de reconstruction de la ville détruite. Elle commence à peine à la

fin des années 40 et va se poursuivre jusqu'à la fin des années 60, c'est un long programme. Ça prend une décennie et demie. »

Pas de Mont pour les musiciens du Tattoo de la Liberté

Centre trente-cinq musiciens des troupes françaises, néerlandaises et écossaises le mardi 4 juin, 85 de la France et du Danemark mercredi 5 juin et 85 représentants de l'Ukraine et l'Écosse : avant le festival international militaire du Tattoo de la Liberté, qui se tiendra de ce vendredi 7 au dimanche 9 juin, quelques fanfares et musiciens étaient annoncés au Mont-Saint-Michel cette semaine.

Ils devaient déambuler du barrage à l'esplanade au pied des remparts puis sur la terrasse de l'Ouest de l'abbaye, en musique. Finalement, la manifestation est annulée, a confirmé hier l'organisation du festival. Il faudra donc attendre ce week-end pour les entendre.



Des fanfares militaires lors du 70^e anniversaire du D-Day. PHOTO: ARCHIVES OUEST-FRANCE